



Tout ce que  
je (NE) veux (PAS)

pour  
Noël



Alexandra  
Le Borgne

Alexandra Le Borgne

Tout ce que je (NE) veux (PAS) pour Noël

© Alexandra Le Borgne, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6270-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1



Je suis stressée, voire complètement angoissée. Didier a insisté pour m'offrir un séjour d'une semaine en thalasso pour Noël. J'ai d'abord décliné parce que nous sommes ensemble depuis seulement quatre mois et parce que les fêtes de fin d'année ne sont plus pour moi. J'ai fini par accepter ce cadeau démesuré quand j'ai compris qu'être désolée ne suffirait pas. Je n'ai pas voulu gâcher le début de notre relation, moi qui n'en ai jamais connu de sérieuses. Moi, Soline, abonnée aux rencards foireux et aux ruptures par téléphone, je suis celle qui se fait toujours lamentablement jeter.

À vingt-cinq ans, j'affirme avoir rencontré tous types d'hommes. Je n'ai jamais compris les amants potentiels qui changeaient d'expression quand je leur laissais mon numéro ni ceux qui quittaient mon appartement sans finir leur verre. Je me suis toujours méfiée des garçons qui ne se sont jamais intéressés à moi ni à ce que je faisais et des badauds qui se montraient insistants. Il y a eu les mecs que j'ai revus plusieurs fois et les bipèdes flatteurs qui sont repartis la queue entre les jambes. Mon histoire la plus longue a duré plusieurs mois, entre ma moyenne et ma petite section, grâce à Martin qui a déclaré être amoureux et vouloir se marier avec moi après avoir emprunté mon tube de colle. Il ne m'est arrivé de mettre un terme à une relation qu'une seule fois. Je ne saurai jamais jusqu'où elle aurait pu m'emmener. Ce n'était pas le bon moment, il fallait qu'on arrête. Fin de l'histoire.

Didier est venu me chercher en début d'après-midi et nous roulons depuis presque trois heures sans avoir fait de pause. Pas de café, pas de pipi. Heureusement, ma vessie est dotée d'une bonne capacité.

Je suis stressée, car j'appréhende la rencontre avec sa petite famille. Cette

semaine n'est pas un séjour en amoureux, mais un séjour familial. Il a deux enfants, une fille, Édith, plus jeune d'un an que moi, et un fils, Jérémy. Ce dernier en a cinq de plus et une fillette de huit ans, Charlotte. Oui, Didier est grand-père et nous avons presque trente ans de différence. Ce n'est pas la première fois qu'il va passer Noël en thalasso avec ses enfants, ils y vont chaque année, et ce, dans le même établissement.

Alors qu'il me tarde que la voiture s'arrête, de me ruer aux toilettes et d'enquiller plusieurs cafés, même s'il s'agit d'un jus de chaussette proposé par une machine d'aire d'autoroute, Didier me demande gentiment de me retenir pour ne pas faire attendre sa fille trop longtemps. Lui se contente de prendre un chewing-gum. Il m'en propose un, je refuse tout en nettoyant les verres de mes lunettes avec le bas de mon tee-shirt. Il introduit la pâte à mâcher vert pâle dans sa bouche, puis enfouit minutieusement l'emballage dans le cendrier qui était vide et propre. L'odeur de la chlorophylle m'a toujours donné envie de vomir, mais là encore, je m'abstiens.

— Nous allons d'abord chercher Édith à la gare. Jérémy et Charlotte nous rejoignent sur place. Mais je préfère te prévenir, ma fille a un langage particulier et mon fils n'accepte pas encore notre relation. Il est un tantinet buté.

Je pose ma main sur sa cuisse pour le rassurer. Son pantalon en velours est doux. Il n'est pas côtelé comme ceux qu'usait mon grand-père. Sa couleur, comme sa coupe moderne, le rend très élégant.

— Ne t'inquiète pas, je suis sûre que tout va bien se passer.

Didier immobilise son véhicule en faisant attention à ne pas gêner les voitures qui nous suivent. Impossible de se garer sur une place, elles sont peu nombreuses et sont toutes prises. Édith nous attend sur le parvis de la gare avec un sac sur le dos et une valise customisée. Elle porte un slim troué et un perfecto clouté. Ouvert, il laisse apercevoir un tee-shirt ultracoloré. Elle affiche également une coupe de cheveux travaillée : un carré asymétrique noir corbeau dans lequel s'est glissée une mèche bleue. Son style est à l'opposé du mien qui est simple, pour ne pas dire insipide. Je m'habille avec des jeans exempts de fioriture et des hauts unis, le plus souvent beiges ou blancs, à manches courtes ou longues, mais de coutume avec un col rond. Mes cheveux longs, tantôt blond foncé pour certaines, tantôt châtain clair pour d'autres, ont la fâcheuse tendance à s'aplatir malgré les brushings et les mousses volumatrices. Je ne dépasse pas

un mètre cinquante-cinq et les gens disent que je suis mince, fluette ou encore maigrichonne. Édith se précipite vers nous dès qu'elle reconnaît la voiture de son père. Comment devrais-je réagir quand elle sera à l'intérieur ? L'embrasser, au risque de paraître exagérément intégrée ou dois-je me contenter de lui sourire ? Et là, ne va-t-elle pas me trouver pimbêche, méprisante, hautaine ? Si j'opte pour la bise, combien dois-je lui en faire ?

Une fois dans l'habitacle, elle se penche pour embrasser Didier, puis fait de même avec moi. Elle a de toute évidence choisi l'intégration.

— Je suis contente de te rencontrer, Soline. Papa soutient que c'est ton premier séjour en thalasso, tu vas adorer. Je sais aussi que tu prépares un doctorat en droit international et que tu as un job étudiant, caissière à la supérette où il fait ses courses. C'est d'ailleurs là-bas que vous vous êtes rencontrés, c'est bien ça ? Moi aussi je suis hôtesse de caisse, à temps plein dans une épicerie qui ne propose que du vrac. Toi aussi, tu as des clients qui te demandent s'ils peuvent régler avec leur carte vitale ? Ils ont l'air sérieux en plus, ils trouvent ça tellement marrant ! Mon frère, lui, gère une start-up. Il fabrique des toiles étanches à partir de plastique recyclable. Il est pété de thunes, alors que je galère tous les mois.

— À quoi servent ces toiles ensuite ? bredouillé-je, surprise par son débit de parole. — À fabriquer des tentes, des stores-bannes ou des parapluies. C'est surtout la revente pour la conception de tentes écoresponsables qui l'emporte. Les gens utilisent de moins en moins de parapluies.

— J'ignorais cette tendance actuelle les concernant.

— Je ne pourrais pas te sortir de chiffres. Mais ça paraît évident, qui s'embête encore avec un parapluie quand il pleut ? Il y a du vent une fois sur deux, ils se retournent et...

Elle stoppe subitement son explication pour regarder son portable qui vient de vibrer dans la poche de sa veste en cuir.

— Jérémie est déjà arrivé, il nous attend à la réception de l'hôtel.

— Réponds-lui que nous sommes là dans moins de cinq minutes, lui intime son père.

À peine cinq minutes plus tard, à croire qu'on aurait pu nous chronométrer,

nous franchissons un imposant portail en fer forgé. Nous sommes arrivés au Great Palace Resort Thalasso and Spa. Didier contourne un rond-point au centre duquel a été planté un olivier, sûrement centenaire, au vu de la taille de son tronc. Il baisse sa vitre pour saluer deux voituriers. Édith l'imité sans avoir peur de faire entrer le froid dans la voiture. Le roulement du moteur se mélange au clapotis de la mer et aux cris des mouettes. L'odeur de la mer s'infiltré dans nos narines.

— Bonjour, monsieur Richard, ravi de vous revoir parmi nous. Souhaitez-vous que l'on prenne en charge votre véhicule ?

— Je préfère m'en occuper, comme d'habitude, messieurs, en vous souhaitant un bon courage jusqu'à la fin de votre service.

— Merci, monsieur Richard !

Nous longeons un bâtiment à la longueur interminable avant que Didier ne se gare sur une place numérotée.

— Comment sais-tu que tu dois te garer ici ?

— Parce qu'il a ses habitudes, m'informe Édith, et qu'il préfère le faire lui-même. Je te préviens, on va devoir porter courageusement nos bagages.

Didier ouvre le coffre de sa voiture. Il sort sa valise, celle de sa fille, mais ne me remet pas la mienne. Flambant neuve, elle a été achetée par ma mère quand elle a su que je partais pendant une semaine.

— Tu attends quoi pour me donner ma valise ? lui demandé-je, étonnée.

Didier est serviable, attentionné. Je suis surprise que ma valise ne soit pas la première à sortir du coffre.

— Rien, car c'est moi qui vais la prendre.

— Didier ! Je ne suis pas en sucre.

— Et moi, je n'ai pas envie de te laisser la porter. Il y a une sacrée pente, et un peu de galanterie n'a jamais tué personne.

— Je confirme pour la pente ! commente Édith, qui, avec ses propres mots, ajoute en avoir ras le cul de porter son sac à dos.

Maman a flashé sur la couleur du bagage, un rose métallisé, sans penser au côté pratique. Sa coque rigide est idéale pour protéger mes affaires, certes, mais elle a oublié de me confier les roulettes amovibles qui sont restées chez elle. La pente, elle, est effectivement raide.

— Didier, j’insiste, laisse-moi la porter.

— Non, ça va aller, essaie-t-il de me convaincre avec son sac de sport XXL en bandoulière, la poignée de sa valise dans une main et la mienne – au poids considérable puisque je ne savais pas quoi mettre à l’intérieur – dans l’autre.

À bout de souffle, il s’empresse de la poser au sol quand la porte tournante nous libère.

Je suis scotchée par la hauteur sous plafond et par la superficie du hall qui nous accueille.

— Jérémy est là-bas, nous fait remarquer Édith, avec les jambes en coton, dès qu’elle aperçoit son frère debout à côté d’un chariot à la structure arrondie.

Il a l’allure d’un cadre dynamique malgré le port d’une cravate intempestif. Il ressemble beaucoup à son père avec sa peau mate et ses yeux clairs. Sa fille est enfoncée dans un fauteuil couleur crème aux accoudoirs dorés, juste à proximité. Ses pieds ne touchent pas le sol et je trouve ça attendrissant. La réception offre d’autres fauteuils comme celui-ci, parsemés çà et là. Il y a les sièges qui accueillent les fessiers des clients impatientes parce que leur chambre n’est pas encore prête et il y a les assises déformées par les derrières au beau fixe. Il y a les curistes qui s’octroient du temps pour feuilleter le journal ou pour plonger le nez dans un pavé de cinq cents pages et ceux qui sont simplement là pour épier tout ce qu’il pourrait se passer.

— C’est quoi ce chariot ? fulmine Didier arrivé à la hauteur de son fils, loin de sa bonne tenue habituelle. Ce n’est pas comme ça que je t’ai éduqué ! Ce n’est pas parce qu’il y a un service que nous sommes obligés d’en profiter.

Jérémy ne se sent pas contraint à abandonner la plateforme qui lui permettra d’esquiver le port de ses bagages.

— Ta fille en avait autant à son âge ? l’inquisitionne-t-il en pointant son doigt vers le fameux chariot chargé de sacs de différentes tailles et de divers coloris.

— On ne voyageait jamais quand j’avais l’âge de ta fille, s’apitoie sa sœur.

— Bon, allez, viens là que je t’embrasse ! fléchit Didier en ouvrant grand les bras.

Les retrouvailles dans le type « bises et accolades » que je m’étais imaginées ont enfin lieu, mais Jérémy ne m’adresse aucun mot, aucune attention, encore moins la moindre inflexion. Didier finit de saluer son fils qu’il n’a pas vu depuis plusieurs mois. La petite, engloutie dans un manteau duveteux rose bonbon, quitte son fauteuil pour venir embrasser son grand-père. Plus amène que son père, elle se présente poliment à moi :

— Bonjour, je m’appelle Charlotte.

— Bonjour, Charlotte, moi, c’est Soline. Je suis contente de te rencontrer, ton papi m’a beaucoup parlé de toi.

Elle pose sa bouche sur ma joue. Didier s’avance vers la réception et nous invite à le suivre. Une plaque luisante fixée au mur affiche les quatre étoiles de l’établissement tandis qu’un gigantesque vase cylindrique trône sur le comptoir. Un terrarium où de jolies orchidées asiatiques s’épanouissent. Je m’interroge sur la nature des autres plantes qui comblent le vase et sur la manière dont ils arrivent à garder une terre humide sans que des parasites prolifèrent. J’envie la bande de copines qui s’adresse à la réceptionniste devant, et le couple d’amies qui patientent derrière nous. Je jalouse leur excitation pour leur planning surchargé et le renouvellement de leur séjour à deux.

— Édith ! se plaint Didier en murmurant, arrête de te gratter les fesses !

— Je ne me gratte pas le cul, je replace mon string.

— Peu importe, un peu de tenue, s’il te plaît.

Elle souffle en remplaçant la ficelle de son sous-vêtement à travers son pantalon, qui, visiblement, n’est pas dans l’axe.

— Monsieur Richard ! Nous sommes heureux de vous accueillir une nouvelle fois en cette période de fêtes de fin d’année.

— Je vous remercie, Valérie.

— Vous êtes donc parmi nous jusqu’au 25 décembre, soit pour sept nuits.

Nous vous avons attribué, pour répondre à votre souhait, les mêmes chambres que d'habitude. Avez-vous, comme les années passées, préféré garer votre véhicule par vos soins ?

— Exactement.

— Souhaitez-vous cette fois-ci un chariot ou un accompagnement en chambre ?

— Non, merci, ne vous embêtez pas.

— Si ! Pour mon papa ! s'immisce Charlotte sur la pointe des pieds pour faire dépasser sa tête du comptoir. Il ne veut pas pousser le chariot, il dit que s'il y a un service, c'est qu'il faut en profiter.

Didier se contient, la réceptionniste lui remet les trois clefs et lui rappelle, en fournissant son plus beau sourire :

— N'oubliez pas, monsieur Richard, le cocktail de bienvenue de ce soir. Il commence dans vingt minutes. En vous souhaitant, bien évidemment, un excellent séjour.

Alors que Didier remet une clef à Édith et une autre à Jérémy, la gamine quémande :

— Tata, tata, est-ce que je peux dormir avec toi ?

— Bien sûr, ma puce, je n'y vois pas d'inconvénient, mais demande quand même à ton père.

— Tu crois que j'ai mon mot à dire ? Tu viens d'accepter, tu vas me faire passer pour le méchant si je refuse.

Je m'apprête à saisir la poignée de ma valise, Didier me tapote la main pour me faire comprendre qu'il en est hors de question.

— « Ce n'est pas comme ça que je t'ai éduqué », maugrée Jérémy en ventilant l'air avec le carton qui protégeait la clef magnétique de sa chambre.

Édith a avancé pour appeler l'ascenseur. Son frère, statique, prêt à perdre patience le temps qu'un employé se libère pour pousser son chariot, continue sa médisance :